

COMME DES GARÇONS



LES FILMS VELVET PRÉSENTE

**MAX
BOUBLIL**



**VANESSA
GUIDE**

COMME DES GARÇONS

UNE COMÉDIE DE **JULIEN HALLARD**

BRUNO LOCHET CAROLE FRANCK DELPHINE BARIL ZOÉ HÉLAN JULIE MOULIER
SOLÈNE RIGOT SARAH SUCO MONA WALRAVENS
AVEC LA PARTICIPATION DE LUCA ZINGARETTI

SORTIE LE 25 AVRIL

DISTRIBUTION
MARS FILMS
66, RUE DE MIROMESNIL
75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
CONTACT@MARSFILMS.COM

DURÉE : 1H30

PHOTOS, VIDÉOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR
WWW.MARSFILMS.COM

PRESSE
I'M PR
NICOLAS HOYET ET HERMINE THOMAS
84, RUE DU FAUBOURG SAINT-MARTIN
75010 PARIS
TÉL. : 01 81 70 91 90
NHOYET@IMPR.FR



SYNOPSIS

Reims, 1969. Paul Coutard, séducteur invétéré et journaliste sportif au quotidien Le Champenois, décide d'organiser un match de football féminin pour défier son directeur lors de la kermesse annuelle du journal.

Sa meilleure ennemie, Emmanuelle Bruno, secrétaire de direction, se retrouve obligée de l'assister. Sans le savoir, ils vont se lancer ensemble dans la création de la première équipe féminine de football de France.



ENTRETIEN AVEC JULIEN HALLARD RÉALISATEUR

COMMENT AVEZ-VOUS EU VENT DE L'HISTOIRE DES «FILLES DE REIMS» ?

Par hasard, en écoutant une émission de radio où elles racontaient leur aventure. J'ai eu un coup de foudre pour cette histoire : en 1968, Pierre Geoffroy, un journaliste sportif de l'Union de Reims, a passé une petite annonce pour organiser un match de football féminin. Contre toute attente, l'équipe montée à cette occasion et lui-même allaient devenir les pionniers du

renouveau du football féminin hexagonal. Il faut savoir qu'à cette époque, les filles ne jouaient pas au football. Ce n'était même pas interdit, ça ne se faisait pas, c'est tout. La Fédération Française de Football ne délivrait pas de licences féminines. Les filles de Reims ont donc mené le combat contre les préjugés avec détermination, talent, et pas mal d'humour. Quand j'ai commencé à écrire à leur sujet, on était en 2012. Non seulement, le football féminin commençait sa percée médiatique

mais on assistait à un renouveau des questions autour du féminisme. Bref, il y avait un écho moderne dans cette histoire, un air du temps qui renvoyait à cette période de mutations de la fin des années soixante.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS APPROPRIÉ CETTE HISTOIRE ?

Avec mon co-scénariste Jean-Christophe Bouzy, nous nous sommes dit qu'il fallait

éviter l'écueil du film choral, sans point de vue, et encore plus celui du simple film de sport. Le meilleur moyen d'incarner cette histoire sans être ni didactique ni programmatique, était de passer par la comédie, et plus précisément par la comédie romantique. Le genre et ses codes serviraient de Cheval de Troie vers les enjeux plus profonds du film. J'ai donc pris mes libertés avec la réalité en créant les personnages d'Emmanuelle Bruno et de Paul Coutard, les deux opposés complémentaires. D'un côté, le personnage de « la secrétaire effacée » qui avance vers son émancipation et auquel le spectateur peut s'identifier. De l'autre, le personnage du « dragueur tête à claques » qui croit tout savoir des femmes sans rien y comprendre. C'est par lui qu'arrivent le décalage et le burlesque. C'est aussi par lui qu'arrive l'ironie qui, à mes yeux, est

fondamentale en comédie : qui de mieux pour faire triompher la cause des femmes qu'un playboy inconséquent et misogyne ? Je me suis également entouré de deux jeunes auteures qui ont apporté le point de vue féminin qui aurait pu manquer au film : Claude Le Pape qui a prouvé avec LES COMBATTANTS qu'elle avait un vrai talent pour créer des scènes et incarner des personnages, et Fadette Drouard, la co-scénariste de PATIENTS dont j'aime la liberté de ton et l'énergie de l'écriture.

AVIEZ-VOUS UN INTÉRÊT PARTICULIER POUR CETTE ÉPOQUE ?

Oui, j'ai toujours eu une affinité avec cette période. J'en aime l'esthétique, les fringues, les coupes de cheveux, et par dessus tout la musique. Cependant, je ne voulais pas

tomber dans l'hommage « naphtaline » ou documentaire. Je cherchais au contraire quelque chose de moderne, en évitant le côté poussiéreux qu'on retrouve parfois dans les reconstitutions. J'ai donc recréé ma propre vision de la fin des années soixante sans souci de réalisme. C'est très excitant de construire son propre petit monde de toute pièce mais cela nécessite une vraie entente et collaboration entre les principaux chefs de poste du tournage : image, décors, et costumes. La direction artistique est ce qui donne tout son style à un film ; particulièrement dans un film d'époque.

AVIEZ-VOUS EN TÊTE DES RÉFÉRENCES CINÉ-MATOGRAPHIQUES ?

Avec Axel Cosnefroy, le chef opérateur du film, on parlait beaucoup de certains films indépendants américains très formalistes comme ceux de Wes Anderson ou des frères Coen. Ils construisent des univers forts, travaillés. Leur mise en scène est brillante, il y a de la maîtrise sans en faire trop. J'aime aussi beaucoup le ton de ces films, avec des acteurs qui n'hésitent pas à forcer les traits de leurs personnages. Plus généralement, je pense appartenir à une génération dont la cinéphilie est assez hétéroclite, sans chapelle. J'ai grandi avec les films de Steven Spielberg et les comédies de Francis Weber puis plus tard, je me suis pris de passion pour le Godard du début de la Nouvelle Vague, celui de PIERROT LE FOU. Ces différentes strates ne sont pas incompatibles, au contraire, et elles concourent toutes à vous donner un certain style.

EN QUOI MAX BOUBLIL ÉTAIT L'ACTEUR IDÉAL POUR INCARNER PAUL COUTARD ?

En le rencontrant, j'ai compris qu'il pourrait faire un bon Coutard parce qu'il est intelligent,



cinéphile, et il semblait prêt à aller vers un personnage différent de ce qu'il avait montré jusque-là. À mes yeux, la force de Max, ce qui fait de lui un vrai acteur, réside dans sa personnalité. Il avait naturellement l'ironie de Paul et son côté « tête à claques » ; en travaillant, il a su sortir du gag potache et adopter de nouveaux gimmicks. Je lui donnais comme référents Jacques Dutronc ou Nicolas Cage dans SAILOR ET LULA et même si parfois il se sentait un peu ridicule, il a joué le jeu. Au final, on s'est trouvé à la croisée des chemins. C'était une vraie rencontre.

ET COMMENT AVEZ-VOUS SU QUE VANESSA GUIDE SERAIT PARFAITE DANS LA PEAU D'EMMANUELLE ?

Vanessa représente la « girl next door » typique des comédies américaines. Comme Max, elle a une vraie personnalité. Elle est belle et accessible, elle est capable d'être sage comme de se montrer excentrique. Ça lui permet de passer d'un registre dramatique à un autre, plus loufoque ou maladroit. Même dans le rire, elle a quelque chose d'instinctif et de très personnel. Ce charisme est essentiel dans la comédie. Cette façon anglo-saxonne d'appréhender le métier s'est révélée par son engagement à appréhender le rôle. Elle s'est montrée très disponible et a travaillé dur pour être crédible dans la peau d'une bonne footballeuse.

AVEZ-VOUS LAISSÉ PLACE À L'IMPROVISATION ?

Ce n'était pas nécessaire car nous avons beaucoup discuté avec les acteurs en amont du tournage. Sur le plateau, évidemment, j'acceptais leurs propositions car à force de penser à leur rôle, ils développaient des points de vue intéressants, mais mon travail

consistait à redéfinir sans cesse l'univers et les personnages pour garder une cohérence. Avec un acteur comme Max qui joue beaucoup sur l'instinct, le risque est de basculer dans un autre registre. Par ailleurs, le film était très découpé et très écrit : en tournant en courte focale, nous étions un peu comme dans une boîte artificielle et il fallait qu'une scène rentre en une journée. Au final, je faisais plus de plans que de prises.

LE CASTING DES ONZE JOEUSES A-T-IL ÉTÉ COMPLIQUÉ À MONTER ?

J'ai commencé à penser à des comédiennes de façon individuelle avant d'envisager l'équipe car j'avais besoin d'actrices techniques, dotées d'une vraie puissance de jeu, qui soient capables d'exister rapidement à l'écran dans des scènes de groupe. Leurs personnages avaient beau être des archétypes, elles devaient faire preuve de subtilité et de finesse pour ne pas en faire des caricatures. Après, il fallait les rassembler et favoriser l'alchimie. Ma chance a été l'entraînement footballistique : en se préparant ensemble, deux fois par semaine pendant plusieurs mois, elles ont créé des liens. En arrivant sur le plateau, je savais qu'elles étaient engagées, complices et motivées. L'équipe existait déjà.

LES DIRIGIEZ-VOUS COMME UN COACH FINALEMENT ?

Un peu oui. Je les observais individuellement et dans leur globalité. J'avais en tête ce que chaque personnage devait incarner et je tentais de donner une cohérence à l'ensemble. La réalité a rejoint la fiction car elles se sont vraiment prises au jeu : lorsque je faisais sortir Vanessa pour faire intervenir sa doublure, par exemple, elle me fusillait du regard comme un joueur vexé. C'était drôle. De la même manière,

les filles voulaient vraiment marquer des but : les matchs avaient beau être chorégraphiés, elles étaient devenues de vraies compétitrices sur le terrain. Il y avait un côté *Actors Studio* dans l'appréhension de leur rôle.

EN QUOI BRUNO LOCHET ÉTAIT-IL UN COMPLICE IDÉAL POUR MAX BOUBLIL ?

À l'écriture, je voyais son personnage comme le « buddy » des comédies américaines et je voulais qu'il soit éloigné de Max Boublil. Il me fallait donc un acteur qui ne soit pas du même âge, et qui n'ait pas la même manière de jouer. C'était un rôle à prendre parce que tout n'était pas dessiné. Or la rencontre avec Bruno a été déterminante : c'est un grand acteur, extrêmement concerné, qui a une nature comique incroyable. Il s'inscrit dans la grande tradition des acteurs français à la Carmet, il peut tout jouer de Kechiche à Danny Boon et malgré sa longue expérience, il a été d'une totale bienveillance avec un débutant comme moi.

L'ÉPOQUE ÉTANT MARQUÉE PAR UNE RICHE PRODUCTION MUSICALE, AVIEZ-VOUS EN TÊTE DES TITRES POUR LA BANDE-SON ?

Dès le départ je voulais avoir « Comme un garçon » de Sylvie Vartan car c'est une madeleine de Proust. Ça installe l'époque avec un côté pop acidulé et une ambiance nonchalante qui me plaisaient beaucoup. Pour le générique de fin, « Respect » d'Aretha Franklin s'est imposé de lui-même tant c'est un hymne féministe qui va avec l'énergie de mon équipe de filles. Étant fan de rock, je me suis aussi fait plaisir en parsemant le film de petites perles comme le « Just Like me » des mythiques The Hollies. En ce qui concerne la bande originale, je voulais des mélodies fortes, des thèmes reconnaissables

pour les personnages principaux ; ce qui est à l'opposé de la tendance actuelle dans le cinéma qui va vers de la musique d'accompagnement et d'atmosphère.

J'ai donc tout naturellement pensé à Vladimir Cosma qui a justement cette capacité mélodique hors norme. C'est un grand compositeur avec une forte personnalité qui prend des risques et qui imprime son style sur le film. Pour paraphraser Stravinsky, je dirais que quand d'autres font de la musique « papier peint », Cosma lui fait des tableaux. Et quels tableaux !

REVENDIQUEZ-VOUS L'ASPECT FÉMINISTE DE VOTRE FILM ?

Totalement. Ce qui me plaisait d'ailleurs dans l'histoire des filles de Reims, c'est que c'était un féminisme pratique. Leur lutte visait un but précis : celui de jouer au foot. Ces femmes n'étaient en rien des Simone de Beauvoir, des Elisabeth Badinter, ou des membres du MLF : elles étaient factrices, fille d'agriculteurs ou femme au foyer ; elles disent n'avoir pas eu de réelle conscience politique ; seule l'envie de jouer à ce sport réservé à l'époque aux seuls hommes leur ont donné l'envie de changer l'ordre des choses établi. Et si elles ont finalement fait le même cheminement que celui des intellectuels en 1968 pour l'égalité entre les hommes et les femmes, c'était sans volonté de revendication politique de leur part. Il y a là une ironie qui évite de tomber dans la simple démonstration d'intentions et renforce au final la portée du message du film.





ENTRETIEN AVEC MAX BOUBLIL

QU'EST-CE QUI VOUS INTÉRESSAIT DANS CE PROJET ?

J'ai tout de suite trouvé le scénario original et bien ficelé. Je n'avais jamais entendu parler de cette histoire mais j'aimais bien l'idée qu'elle se déroule à cette époque assez révolutionnaire, qu'elle parle des femmes et d'une soif de liberté. De plus, lorsque j'ai rencontré Julien Hallard, je dois dire que j'ai immédiatement eu un coup de cœur pour ce qu'il était, ce qu'il voulait raconter et j'étais impatient et curieux d'entrer dans son univers. C'est pourquoi lorsqu'il m'a fait

passer des essais, j'ai mis toutes les chances de mon côté pour décrocher le rôle.

EN QUOI LE PERSONNAGE DE PAUL COUTARD VOUS PLAISAIT ?

C'est un frimeur ! Au début du film, on voit bien que ce n'est pas la cause féministe qui l'anime mais un intérêt personnel. Son truc à lui, c'est de voir des filles en short et de faire grincer des dents dans sa rédaction. Coutard est un minet de la campagne et un rebelle de supermarché. C'est pourquoi je me suis tout de suite attaché à lui. Julien le voulait

très antipathique au début du film, il le voyait comme un petit con prétentieux, mais je faisais déjà en sorte qu'on l'aime bien malgré ses mauvais côtés car, personnellement, j'ai toujours eu un penchant pour les losers et les têtes à claques. C'est sans doute parce qu'ils ne sont pas si éloignés de moi mais aussi parce que défendre un gars bourré de défauts est toujours plus drôle que de défendre un vrai héros qui reste au premier degré, se regarde dans la glace et enfile des costumes de Superman. Paul Coutard, lui, est plein d'ironie et j'adore l'idée que toute

cette entreprise soit bâtie sur de mauvaises raisons car sans le vouloir, il va devenir un grand féministe.

QUE PEUT-IL AVOIR DE VOUS ?

Tout ! Il a le côté frimeur des gens qui ne sont pas très sûrs d'eux et misent tout sur l'apparence pour se rassurer. Il veut tout casser mais dès qu'on le gronde, il baisse la tête. C'est un adolescent, en fait. C'est pourquoi j'avais du mal à le rendre totalement antipathique. Au final, j'ai fait un pas vers mon personnage et Paul Coutard a fait un pas vers moi.

ÊTES-VOUS, COMME LUI, FAN DE FOOT ?

Non, pas du tout ! Je ne regarde aucun sport et n'en pratique pas davantage. Comme je considère ça depuis toujours comme un truc de bourrin, je me suis rangé du côté des musiciens : adolescent, j'avais les cheveux longs, je me prenais pour un poète maudit et j'ai appris à jouer de la guitare pour ressembler à Kurt Cobain. D'ailleurs, l'image que j'avais de la fin des années 60 était surtout liée à la musique. Je suis fan des Beatles et des mélodies de cette époque car c'était assez riche poétiquement.

SUR LE PLATEAU, COMMENT VOUS DIRIGEAIT JULIEN HALLARD ?

Il m'a vraiment fait bosser ! J'étais ravi car c'était la première fois qu'un réalisateur me proposait de me glisser dans les chaussures d'un autre. Il m'a demandé de perdre cet air « je-m'en-foutiste » qui me caractérise et de jouer davantage les minets soucieux de leur style. J'ai aussi travaillé ma dégaine et ma diction pour être en accord avec l'époque. C'était une gymnastique à acquérir pour un garçon comme moi qui parle verlan et

vit en permanence dans des vêtements dépareillés et confortables. Enfiler un jean slim, boutonner une chemise ou lacer des chaussures était déjà un sport ! La seule chose qui m'évoquait des souvenirs chez Paul était le brushing car je m'en suis fait pendant toute mon adolescence. (rires)

Y AVAIT-IL UNE PLACE POUR L'IMPROVISATION ?

J'en proposais souvent mais Julien me regardait toujours avec inquiétude car en improvisant j'ai tendance à redevenir Max Boublil. Il n'hésitait pas à me recadrer dans ce cas pour que je reste dans mon personnage et que je ne perde pas le fil de l'intrigue. Il a bien fait de me serrer la vis car étant cabot, je suis capable d'en faire des tonnes jusqu'à inventer de nouvelles scènes.

COMMENT S'EST PASSÉE LA RENCONTRE AVEC VANESSA GUIDE ?

Elle m'a surpris aux essais car de toutes les actrices que j'ai vues, c'est celle qui est allée le plus loin dans l'improvisation et dans l'humour. Étant jolie, elle aurait pu poser mais pas du tout. Son côté potache m'a immédiatement fait penser qu'elle serait parfaite dans la peau de son personnage. Et sur le plateau, on s'est très bien entendus.

ÊTRE ENTOURÉ D'AUTANT DE FEMMES SUR UN PLATEAU, C'EST LE RÊVE DE TOUT ACTEUR, NON ?

Oui, et en même temps, comme Paul Coutard, je me suis retrouvé comme un con au milieu des filles ! Mais je m'en sortais bien car elles ont dû s'entraîner pendant six mois et encore bosser dur pendant le tournage. Moi je n'avais qu'à fumer des cigarettes, taper dans

les mains pour les encourager mais je me plaignais encore parce que mes chaussures étaient trop petites. J'étais admiratif de les voir en sueur sans jamais râler.

AVEZ-VOUS NOUÉ AVEC BRUNO LOCHET LA MÊME COMPLICITÉ QUE CELLE QUI UNIT VOS PERSONNAGES ?

C'était génial de jouer avec lui car cet homme est tout le temps drôle et il a sans cesse des histoires incroyables à raconter. Je l'écoutais béatement et nous étions un peu comme des amoureux : le matin, on prenait notre petit-déjeuner ensemble et le soir, on allait dîner en tête-à-tête. Nous formions un petit couple assez étrange dans cette équipe qui ressemblait un peu à une colonie de vacances.



ENTRETIEN AVEC VANESSA GUIDE

QU'EST-CE QUI VOUS INTÉRESSAIT DANS CE PROJET ?

J'ai tout de suite aimé l'idée que ce scénario soit inspiré d'un fait réel. N'ayant pas entendu parler de cette histoire auparavant, je me suis immédiatement intéressée au combat que ces femmes avaient mené pour acquérir le droit de jouer au foot. Cela nous paraît tellement évident aujourd'hui que c'est impensable d'imaginer qu'elles aient dû

autant se battre. Au-delà de cet aspect social, j'étais attirée par les défis que ce rôle m'imposait : apprendre à taper à la machine, à parler un peu d'italien et surtout à jouer au football. Et puis j'étais sensible à la trajectoire de mon personnage : au début du film, Emmanuelle est encore une fille à papa qui vit dans la maison familiale. Sa mère n'étant plus là, elle sent que son devoir est de rester auprès de son père. Mais au fur et à mesure

de l'histoire, on suit son émancipation en tant que fille mais aussi en tant que femme et joueuse.

EN QUOI EMMANUELLE VOUS TOUCHAIT ?

Elle a une timidité que je connais bien car je peux paraître un peu sauvage aussi lorsque j'arrive dans une équipe - de tournage, par exemple - que je ne connais pas. Or quand on la découvre dans la rédaction de son journal,

Emmanuelle n'est que la petite secrétaire qui reste à sa place ; on ne lui demande pas son avis mais elle est priée d'être souriante et efficace.

COMMENT AVEZ-VOUS PRÉPARÉ CE RÔLE ?

J'ai suivi des cours de dactylo et, six mois avant le début du tournage, j'ai entamé un entraînement de football. Après douze ans de danse classique, ma coach a trouvé mon jeu de jambes très gracieux mais pas du tout adapté. En effet, lorsque je me lançais dans une conduite de balle, on avait l'impression que je dansais Casse-Noisette ! Trois fois par semaines, nous avons donc œuvré à gommer cette « grâce ». Avoir travaillé autant le foot et la dactylo m'a aidé à me plonger encore mieux dans l'époque et à appréhender les objectifs de mon personnage. Le look d'Emmanuelle aussi était très important : ses habits, sa coiffure m'ont permis d'appréhender cette femme. Et ses petites lunettes papillon m'ont inspiré un tic - le fait qu'elle les remonte sans arrêt sur son nez - qui donnait des indications sur sa réserve. Lorsqu'elle décide de s'en séparer, c'est le début de son émancipation et de son ouverture au monde.

COMMENT VOUS DIRIGEAIT JULIEN HALLARD SUR LE PLATEAU ?

C'est extra de travailler avec lui car il sait exactement ce qu'il veut et le communique toujours en douceur. En fait, on a l'impression de danser une valse avec lui. Tout au long du tournage, il a su mener sa barque avec élégance et joie. Mais cette bonne ambiance

venait aussi du fait que tout avait été tranché en amont.

QUELS ÉTAIENT LES PRINCIPAUX PIÈGES À ÉVITER ?

Comme toujours, le but est de créer un personnage sans tomber dans la caricature. Un des écueils de la comédie romantique est par exemple d'être trop mièvre. Mais mon but était surtout d'être crédible derrière un ballon. Julien me disait que le travail footballistique étant fait, je n'avais plus qu'à me concentrer sur la psychologie de mon personnage et à m'amuser mais je m'étais tellement investie dans l'apprentissage du foot que dès que ma doublure me remplaçait sur le terrain, c'était une déception.

COMMENT S'EST PASSÉE LA RENCONTRE AVEC MAX BOUBLIL ?

Je le connaissais déjà car j'avais participé à l'un de ses sketches pour la télévision. Sur ce tournage, il était admiratif et respectueux du travail footballistique que les filles avaient fourni en amont. Il nous a soutenues, venait même parfois nous encourager pour les scènes de match. C'est un garçon très drôle et nous étions très complices.

ET AVEC LES FILLES ?

Oh, avec elles, c'est une grande histoire d'amour ! S'entraîner toutes ensemble pendant trois mois a créé des liens forts entre nous. Ne pas répéter à la table de travail mais à travers un exercice physique était passionnant. Nous avons joué par tous

les temps, sous le cagnard, la pluie et dans la boue, mais toujours dans la bonne humeur et avec une grande solidarité. Julien avait très bien composé son casting car au-delà d'être de bonnes actrices, ce ne sont que des filles extraordinaires avec de fortes personnalités. D'ailleurs, nous formons toujours une équipe : on s'appelle, on se voit et on a même le projet d'aller disputer un match prochainement.

CE FILM A-T-IL CHANGÉ VOTRE REGARD SUR LE FOOT ?

C'était une vraie découverte en effet car j'étais de celles qui zappaient dès qu'un terrain vert apparaissait sur l'écran de télévision. Je ne cherchais même pas à comprendre les règles car je n'y voyais qu'un spectacle pour supporters pas très malins. Je comprends beaucoup mieux la beauté du geste aujourd'hui et je peux même m'enthousiasmer devant de belles actions. Qui l'eut cru !

LA FIN DES ANNÉES 60 EST-ELLE UNE PÉRIODE À LAQUELLE VOUS ÉTIEZ SENSIBLE ?

M'étant toujours intéressée à la cause féministe, je savais que la fin des années 60 est une époque charnière pour ce combat : beaucoup d'événements de ce genre ont fait avancer les choses à ce moment-là. Je trouve d'ailleurs formidable qu'un film comme celui-ci sorte en ce moment sur les écrans, d'autant que les comédies portées par des héroïnes sont rares dans le paysage cinématographique. Voilà pourquoi je suis fière d'en faire partie.



ENTRETIEN GHISLAINE ROYER-SOUËF

ANCIENNE JOUEUSE DE REIMS

COMMENT ÊTES-VOUS DEVENUE UNE « FILLE DE REIMS » ?

En répondant à la petite annonce que Pierre Geoffroy avait publiée dans L'Union pour recruter des joueuses de football susceptibles de disputer le match exhibition de la kermesse du journal. À cette époque, les équipes féminines de foot se développaient un peu en Alsace mais elles restaient rares. Moi, j'avais

seulement 15 ans mais avec deux grands frères et un terrain à proximité, j'avais pris goût au ballon rond.

COMMENT ÉTAIT PERÇUE VOTRE PASSION À LA MAISON ?

Mon père et mes frères n'y voyaient aucun inconvénient mais ma mère n'était pas ravie de ce hobby car elle considérait que ce n'était pas un sport pour les filles. Mais

comme j'ai toujours fait ce que je voulais et que j'étais tenace, j'ai poursuivi. L'annonce ne parlait que d'un lever de rideau pour un match masculin contre Valenciennes au stade Auguste Delaune de Reims mais nous avons remis ça le lendemain. Et comme ça jouait plutôt bien et qu'on y avait pris goût, les filles et moi avons convaincu Pierre Geoffroy de poursuivre l'aventure. Voilà comment tout a commencé...

AVIEZ-VOUS CONSCIENCE ALORS QUE VOUS MENIEZ UN COMBAT FÉMINISTE ?

Pas du tout ! À 15 ans, même après mai 68, je ne voyais pas les choses de cette façon. Le droit aux licences s'est d'abord posé pour des questions d'assurance et c'est Pierre qui gérait cela. Nous, nous étions juste fières d'être des pionnières mais nous étions plus des sportives de bon niveau que de haut niveau. Et si on a parlé de nous plus que d'autres, c'est parce que notre coach était journaliste : on est devenues des vedettes car nos déplacements étaient relayés en une de L'Union.

ÊTES-VOUS FIÈRE, MALGRÉ TOUT, AUJOURD'HUI, D'AVOIR PARTICIPÉ À L'AVANCEMENT DE LA CAUSE FÉMINISTE ?

Ce qui me fait plaisir, surtout, c'est de voir qu'aujourd'hui, le football féminin est accepté. J'ai eu la chance d'appartenir à la première équipe de France de football féminin entre 1970 et 1973 et l'association Bleu un jour, Bleu toujours me permet de rencontrer une fois par an les joueuses d'aujourd'hui. J'ai arrêté de jouer en 1980 à la naissance de mes enfants mais c'est toujours un bonheur de retrouver l'ambiance du terrain.

QUELLE FUT VOTRE RÉACTION EN VOYANT LE FILM ?

Je n'y ai pas retrouvé tous mes souvenirs, évidemment, car les codes de la comédie obligeaient à romancer certains passages de l'histoire mais j'ai ressenti des ambiances

qui m'étaient familières. Celles qu'il y avait à la Sablière, par exemple - un stade où beaucoup de sportifs s'entraînaient malgré les cailloux qui jonchaient la pelouse. Je me souviens que des voitures étaient stationnées autour du terrain et à chaque but ou belle action, les klaxons retentissaient ; c'était bon enfant. En revanche, la relation avec le

coach était très différente car Pierre était droit dans ses bottes, il prenait sa mission au sérieux et savait se faire respecter. Il a beaucoup apporté à la gaminie que j'étais car à chaque déplacement dans le monde, il veillait à nous faire découvrir les lieux et la culture du pays. Il était assez paternaliste avec nous.





LISTE ARTISTIQUE

MAX BOUBLIL
VANESSA GUIDE
BRUNO LOCHET
CAROLE FRANCK
DELPHINE BARIL
ZOÉ HÉRAN
JULIE MOULIER
SOLÈNE RIGOT
SARAH SUÇO
MONA WALRAVENS
LUCA ZINGARETTI

PAUL COUTARD
EMMANUELLE BRUNO
ALAIN LAMBERT
RAYMONDE DEUQUET
FRANCINE MARCHAND
ANNIE LEROY
BÉATRICE BERGERON
CORINE FRICOTEAU
NICOLE WAQUELIN
JEANNE SIMON
GIACOMO BRUNO

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	JULIEN HALLARD	PRODUIT PAR	LES FILMS VELVET FRÉDÉRIC JOUVE MARIE LECOQ
MUSIQUE ORIGINALE	VLADIMIR COSMA		
SCÉNARIO	JULIEN HALLARD JEAN-CHRISTOPHE BOUZY	COPRODUCTEUR DÉLÉGUÉ	LES ARMATEURS REGINALD DE GUILLEBON MARION DELORD
ADAPTATION ET DIALOGUES	JULIEN HALLARD CLAUDE LE PAPE	PRODUCTEUR ASSOCIÉ	MATTHIEU ZELLER
AVEC LA COLLABORATION DE	FADETTE DROUARD	EN COPRODUCTION AVEC	MARS FILMS C8 FILMS
CASTING	CONSTANCE DEMONTOY	AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL + C8 CINÉ +
IMAGE	AXEL COSNEFROY		
DÉCORS	JOHANN GEORGE	AVEC LE SOUTIEN DE	LA RÉGION NOUVELLE AQUITAINE LE DÉPARTEMENT DE LA CHARENTE-MARITIME
COSTUMES	CHARLOTTE DAVID	EN PARTENARIAT AVEC	LE CNC LA SACEM
COIFFURE	MILOU SANNER	EN ASSOCIATION AVEC	INDÉFILMS 5 LA BANQUE POSTALE IMAGE 10 CINÉIMAGE 11 INDIE INVEST SOFICINÉMA 12 DÉVELOPPEMENT INDÉFILMS INITIATIVE 4
MAQUILLAGE	MICHELLE CONSTANTINIDÈS		
SON	OLIVIER LE VACON PASCAL VILLARD MARC DOISNE	DISTRIBUTION SALLES FRANCE	MARS FILMS
MONTAGE	JEAN-CHRISTOPHE BOUZY	VENTES INTERNATIONALES	INDIE SALES
1 ^{ÈRE} ASSISTANTE MISE EN SCÈNE	CLAIRE CORBETTA-DOLL		
SCRIPTÉ	CÉCILE RODOLAKIS		
DIRECTION DE PRODUCTION	THOMAS PATUREL		